

Littérature

Kim Da-eun publie *Le Jardin interdit :*

Les mystères de la géomancie coréenne

L'écho des livres
La critique de Benjamin Joinau
de l'Atelier des Cahiers

Ce roman choral de Kim Da-eun commence par la lettre d'une mère japonaise à son fils - et pas n'importe quel fils, puisqu'il s'agit du troisième gouverneur général de la Corée annexée par le Japon, Saitō Makoto (1858-1936). Elle lui recommande de trouver « une solide maison de vie » pour s'installer dans la capitale du royaume de Joseon colonisé qu'il va devoir diriger. Marqué par une tentative d'assassinat dès sa prise de fonction, au milieu du mouvement d'indépendance coréen (1919), le nouveau gouverneur va chercher désespérément un emplacement sûr pour sa nouvelle résidence. La précédente était située sur les flancs du mont Namsan, au sud de Séoul, mais ce lieu est trop éloigné du nouveau bâtiment du gouvernement général que les Japonais construisent depuis 1916 au sein même du palais Gyeongbok, au cœur de la capitale. Quand le roman commence, en 1926, ce bâtiment est enfin achevé et c'est tout naturellement que Saitō Makoto cherche à s'en rapprocher. Mais pour choisir le site idéal pour sa résidence, ce dernier va faire appel à un art particulièrement développé en Corée, la géomancie, appelée *pungsu jiri*, le savoir des terres selon les flux de vents et d'eaux. On sait que les Japonais vont prendre cette « science » en compte pour choisir l'emplacement des bâtiments principaux de leur régime colonial, allant jusqu'à enfoncer dans le mont Bugak, à l'arrière du palais Gyeongbok, des pieux de métal pour bloquer l'énergie positive, le *ki*, qui y circulait vers le royaume coréen. Le choix du bâtiment du gouvernement général devant la salle du trône de ce palais n'est pas non plus fortuit : il s'agissait de récupérer le *ki* des montagnes et de l'envoyer par la porte des Mutations lumineuses (*Gwanghwamun*) vers la nouvelle mairie de Séoul située plus bas. C'est dire si les Japonais ont pris au sérieux le *pungsu*.



Couverture © L'Atelier des Cahiers

L'Atelier des Cahiers est une maison d'édition dédiée à la Corée et basée à la fois en France et en Corée, et qui publie 5 à 7 titres par an depuis 1998 au sein de différentes collections dont le but est de proposer des regards variés sur la péninsule coréenne, sa culture et son histoire.

C'est en partant de ce constat que l'auteur a cherché à expliquer d'un point de vue géomantique le choix de l'emplacement de la résidence du gouverneur à l'arrière du Gyeongbokgung. Car cette dernière deviendra le palais présidentiel sud-coréen connu sous le nom de Maison bleue. On dit que ce palais n'est pas situé sur un site propice, et que cela expliquerait les infortunes de presque tous les présidents qui y ont séjourné. Mais Kim Da-eun réfute cette thèse, et part du principe que ce site, au contraire, était un des meilleurs du pays. Ce sont juste les personnes qui y ont habité qui n'ont pas su utiliser à bon escient cette incroyable énergie qui y transite...

La géomancie est aussi la science des forces féminines, et c'est ainsi que l'on croise dans ce roman quelques héroïnes dont le destin se mêle, malgré elles, à celui de leur pays. Nous ne pouvons pas en révéler plus pour conserver le suspense de ce récit haletant qui mêle histoire et fiction...

L'originalité du roman tient à ces divers personnages dont on adopte successivement le point de vue à travers les chapitres : fonctionnaires japonais, gouverneur général, jeunes femmes du Joseon... Les personnages se croisent, interagissent parfois, et ainsi se dessine un tableau d'un moment douloureux de l'histoire coréenne, sans que l'auteur ne prenne partie, réservant à chacun sa voix. Alors que l'historiographie coréenne, aussi bien savante que populaire, a encore du mal à aborder avec subtilité et objectivité cette période, ce roman y apporte un regard à la fois distrayant et très rafraîchissant.

Pour aller plus loin : de Kim Da-eun, l'Atelier des Cahiers a déjà publié des nouvelles dans Impressions papier hanji et dans Manger cent façons.

Sur cette période de l'histoire coréenne, nous recommandons les textes de Hyun Jin-geon (Un jour de chance, à l'Atelier des Cahiers), de Kim Dong-in (Les Recherches du professeur K, toujours à l'Atelier), de Hwang Sun-won (La Chienne de Moknomi, Zulma), de Kim Yu-jong (Une averse, Zulma), de Ju Yo-seop (La Dame de l'Anémone, Editions de l'Aube), etc. ■

Le pungsu [풍수]

C'est l'art de la géomancie. Le *pungsu* est né de la conviction qu'il faut construire une maison ou un palais à l'endroit le plus propice au bonheur de ses habitants. Le lieu de vie doit être en harmonie avec la nature et exploiter les énergies naturelles qui nous entourent. Il provient d'une croyance ancestrale, à la croisée de Feng Shui chinois, du Bouddhisme, du Taoïsme et du Chamanisme.



Photo © Shin Seo Won



Photo © Choi Byung Kwan

L'Interview de Kim Da-eun

Propos recueillis par Lélia Saligari

Auteure prolifique, professeure et docteur ès lettres de l'université Paris VIII, Kim Da-eun est née en 1962 à Jinju, dans le sud de la Corée. A l'occasion de la traduction de son roman *Le Jardin interdit*, paru en français aux éditions L'Atelier des Cahiers, je la retrouve dans un café pour un échange détendu et très intéressant sur la recherche de la vérité, la place de la femme, le rôle de l'écriture et les mystères de la géomancie coréenne, le *pungsu*...

Lélia Saligari : Quand et pourquoi avez-vous commencé à écrire ?

Kim Da-eun : C'était en 1994, je revenais en avion en Corée depuis la France où j'avais habité pendant quatre ans. Sur ce chemin du retour, j'ai réalisé que j'avais perdu beaucoup de subtilités du vocabulaire de ma propre langue, à force de lire uniquement des ouvrages en français pour mes études. J'étais en vacances, j'avais du temps libre et j'ai décidé de me mettre à écrire, armée d'un dictionnaire, pour me réapproprier la langue coréenne. J'ai commencé alors à rédiger mon premier roman sur les étudiants coréens en France. Il s'appelait *Le Pays qui te ressemble*, titre inspiré d'un poème de Baudelaire. Je n'avais pas, au départ, l'idée de devenir écrivaine ou même de le publier, mais plus j'écrivais, plus l'histoire se développait et plus j'y

prenais du plaisir. J'ai gagné avec ce premier roman le premier prix d'écriture du journal « Kookmin Ilbo ». C'est ainsi que je suis devenue écrivaine, puis professeure.

L.S. : Vous avez écrit de nombreux romans et nouvelles, avez-vous des sujets ou un style privilégié que nous pouvons retrouver dans votre œuvre ?

K.D-e. : La Corée est une société très hiérarchique qui se reflète dans le travail des écrivains, notamment dans leur intérêt pour le pouvoir. Je veux, moi, montrer différents points de vue, aussi importants les uns que les autres, qu'importe leur statut hiérarchique et social. C'est ainsi que j'écris dans tous mes romans historiques, et notamment dans *Le Jardin interdit* : en mettant en scène

une multitude de personnages et en allant du plus haut placé (roi, gouverneur, etc.), au plus bas dans l'échelle sociale (homme ou femme du peuple) de manière égale sans jamais que l'un prenne le pas sur l'autre. C'est une égalité totale des points de vues, celui du roi n'a pas plus de valeur qu'un autre. Ainsi, mes romans sont découpés d'une manière particulière, puisqu'à chaque chapitre nous changeons de personnage pour suivre chacun d'eux en pointillés tout au long du livre, sans qu'ils se rejoignent obligatoirement. C'est cet ensemble qui constitue pour moi la vérité de l'Histoire.

L.S. : Dans *Le Jardin interdit*, il y a une multitude de personnages mais ils restent très majoritairement masculins, avec seulement une femme.

K.D-e. : C'est vrai qu'une seule femme

y figure en tant que personnage principal, bien que d'autres figures féminines soient évoquées. A l'époque, les femmes n'étaient que peu existantes dans l'espace public. Cependant, je parle beaucoup de la terre qui est, dans la culture coréenne, le symbole de la femme. Ce qui guide mon récit, en réalité, c'est donc l'énergie féminine et maternelle, très importante dans le *pungsu* avec l'idée de terre « féconde », de « berceau » plus ou moins propice au bonheur.

L.S. : Quel était votre but en écrivant *Le Jardin interdit* ?

K.D-e. : Tout est parti d'une rumeur, répandue en Corée, au sujet d'une sorte de malédiction qui pèserait sur la Maison bleue et ses occupants. Selon cette rumeur basée sur le *pungsu*, les maîtres de la Maison bleue et leurs successeurs seraient voués à une fin tragique. Si nous regardons l'histoire politique de la Corée, en effet, les présidents ont tous mal fini : assassinat, suicide, prison... Cela m'a beaucoup intriguée et j'ai commencé à faire des recherches à ce sujet. Je voulais apporter une autre réponse à ces rumeurs qu'une simple malédiction.

L.S. : Pouvez-vous nous expliquer votre approche du *pungsu* dans ce roman ?

K.D-e. : Pour montrer que la « malédiction » de la Maison bleue n'avait rien à voir avec la géomancie, j'ai cherché quel était le point faible dans la logique du *pungsu* en lui-même. Par exemple, quand une série de malheurs arrivent dans la maison que l'on habite, il suffit en général de déménager. Pourtant, dans le discours assez effrayant qui entoure la Maison bleue, le *pungsu* serait responsable des malheurs d'un président qui n'y vit plus depuis longtemps. Dans ce roman, il n'est pas question de déplacer ce bâtiment d'un site néfaste à un site propice selon le cheminement des eaux et des vents. Ce que j'appelle de mes vœux, par le biais de l'écriture, c'est de transformer la terre néfaste de la mémoire collective en un lieu propice pour l'avenir. Par l'écriture, j'ai voulu me servir de la théorie du *pungsu* pour penser les blessures du passé et se libérer de la question de l'indépendance du pays, mais aussi de la question postcoloniale.

L.S. : Ce que j'ai beaucoup aimé dans *Le Jardin interdit*, c'est le fait qu'il n'y ait pas de jugement manichéen, ce n'est pas un livre politique. Le roman se déroule durant la colonisation japonaise et vous êtes vous-même

coréenne, c'est donc un sujet très sensible, pourtant vous réussissez à prendre le point de vue de personnages japonais sans jamais en faire simplement des « méchants ».

K.D-e. : Ce qui m'intéresse, c'est de suivre les divers chemins des êtres humains. Coréens ou Japonais, nous avons différents points de vue, chacun se représente sa propre vérité. Vous dites que ce n'est pas un livre politique, mais je pense que toute écriture est politique. Dans l'écriture, il y a toujours une part politique, religieuse, sociale, éthique... L'action d'écrire englobe tous ces aspects. Par exemple, dans mon livre, je m'attache à montrer que le gouverneur japonais, tout en étant l'homme le plus puissant du Joseon, éprouve une angoisse profondément humaine de perdre la vie.

Mon intention dans ce livre, ce n'est pas de raviver les haines du passé. Quand on a une blessure, il ne faut pas l'ouvrir mais au contraire la soigner pour qu'elle cicatrise et que la peau se régénère. Je pense que le rôle de l'écrivain est celui-ci : permettre de reconstruire. Les différents angles d'approche, dans mon roman, peuvent aider à faire revivre l'histoire du point de vue des individus et non pas d'un pays ou d'un peuple.

L.S. : Qu'est-ce qui vous inspire pour l'écriture de vos romans ?

K.D-e. : Au point de départ de tous mes livres, il y a une question que je me suis posée, qu'elle soit historique, littéraire ou simplement inspirée par mon quotidien. Je commence alors à chercher une réponse, mais pas dans le but d'écrire un roman. Si mes recherches s'avèrent intéressantes et, surtout, si la réponse trouvée diffère de celle attendue, alors je décide d'écrire pour apporter un autre point de vue.

L.S. : Vous êtes francophone, pourquoi et comment avez-vous appris le français ?

K.D-e. : C'était ma deuxième langue au lycée et j'ai voulu continuer à l'université. C'était une période agitée, juste après la mort du dictateur Park Chung-hee, et les étudiants organisaient d'énormes manifestations pour le passage à la démocratie et l'université est restée bloquée pendant presque huit mois, si bien que mon français n'était pas très bon. Ensuite, je suis partie faire mon doctorat en France à Paris VIII.

L.S. : En tant que femme et écrivaine, quel est votre place dans la société sud-coréenne ? Est-il difficile de faire

carrière dans ce milieu en tant que femme ?

K.D-e. : L'histoire aime l'homme, je veux dire par là que le pouvoir est du côté de l'homme. Jusqu'à présent, même si la société a évolué, ce sont les hommes qui ont eu le pouvoir. Je pense pourtant que la femme coréenne a une autre puissance. En tant qu'écrivaine, c'est la puissance de l'écriture. Or, ce qui fait la force de mon écriture en tant que femme, c'est que le pouvoir ne m'intéresse pas. Si je me pose des questions, je vais les aborder sans le prisme du pouvoir. Il me semble que cela me donne une vision plus objective et davantage d'amour pour le monde et les êtres humains. En tant que femme, je pense néanmoins qu'il est encore difficile de faire carrière dans le domaine politique ou commercial. Heureusement, le domaine artistique est plus ouvert. Je n'ai jamais rencontré de frein dans ma carrière par rapport à cela.

L.S. : Êtes-vous en train d'écrire un nouveau roman ?

K.D-e. : Oui, j'ai fini de l'écrire il y a quelques jours et je suis en train de le corriger avec mon éditeur. Le prologue revient sur un massacre qui a eu lieu au XIX^{ème} siècle, lorsque le bateau américain General Sherman (1866) est arrivé en Corée pour des échanges commerciaux. Le roi coréen de l'époque, qui ne voulait pas échanger avec les étrangers, a organisé l'exécution de tous les passagers du bateau, ce qui a entraîné une guerre. Ce qui m'intéresse, dans cette histoire, c'est le destin d'un homme. Il est descendu du bateau et a distribué des livres reliés d'une couverture rouge aux personnes qui se tenaient là. Ces livres, rédigés en caractères chinois, étaient incompréhensibles et ont alors été déclarés « dangereux ». Un autre homme, cependant, a récupéré les livres. Il en a déchiré les pages pour en tapisser les pièces de sa maison. La maison a été vendue à différents propriétaires au fil du temps, mais personne n'a jamais compris ce qu'il y avait écrit sur ces feuilles. C'est une histoire vraie. La suite du roman se situe dans la vie moderne et s'attelle à trouver l'influence de ce livre sur l'Histoire. J'y ai consacré beaucoup de temps et de recherches, et j'espère que les lecteurs aimeront cette nouvelle histoire. ■